

Léa Béribe

Quarante ans plus tard

Roman



Léa Béribe

Quarante ans plus tard

© Léa Bérube, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8289-2

Image : Shutterstock.com/Andrii Medvediuk

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**« J'ai refermé tes bras sur le vide.
Et c'est ainsi que tu es resté en moi. »**

Andrée Chedid

On dit dans le sud sauvage que c'est l'heure des tisserands. Vers dix-sept heures, ils annoncent la nuit. Leur chant ressemble à une vague, une vague assourdissante qui monte de la terre vers le ciel. On ne les voit pas les tisserands, on entend leur chant. Aigu, ininterrompu, qui monte quand le jour s'éteint.

L'air se met à trembler puis les grillons prennent le relais.

Je ne me mets pas au piano le soir pendant l'hiver austral.

Je laisse la nature sauvage m'imposer ses sons, en faisant semblant de ne pas écouter.

— Tu as gardé le même visage. Peut-être es-tu plus blonde qu'avant ?

— Oui... peut-être.

Sur le clavier mes mots tintent doucement comme des gouttes de pluie, cette pluie qu'on espère ici depuis des semaines pour remplir les nappes phréatiques et chasser les moustiques.

Il y a sur l'écran une photographie, une classe avec des élèves debout. Les filles sont d'un côté et les garçons de l'autre puis par ordre alphabétique, les portraits de ceux qui s'y sont reconnus. Ma photo est rangée dans cet ordre-là, à côté du visage de celui qui entreprend de me parler.

J'avais mis une photo de mon visage, presque par hasard, un soir sur une page virtuelle d'anciens élèves de classes de conservatoire quelque temps après mon arrivée sur cette île, lorsque mon arrachement était encore douloureux, lorsque je scrutais encore l'horizon avec nostalgie, cherchant un cordon pour me relier à ma terre natale.

J'avais oublié ce geste presque désespéré en direction de mon enfance. J'avais repris racine depuis, sur ce caillou lumineux qui a l'air de surgir du ventre de l'océan Indien.

De mon interlocuteur de l'autre côté du monde, je ne sais presque rien. Il y avait eu un message. Le dessin d'une bouteille à la mer affichée sur l'écran de mon ordinateur pour m'inviter à lire et puis un prénom : François.

Il disait qu'il m'avait reconnue, qu'il était un ancien élève de classe musicale au lycée, qu'on pourrait se donner des nouvelles.

Il avait signé son message avec le dessin d'un sourire.

Je lui avais répondu et puis à cause du décalage horaire, on se parlait là, maintenant, sur une messagerie instantanée.

— Tu vis à la Réunion ?

— Oui. Depuis presque deux ans.

C'est la première fois que nous échangeons des mots. De cela seulement, je suis certaine.

Je regarde la photo de classe en noir et blanc. Je l'agrandis. J'agrandis aussi chaque visage, j'essaye d'imaginer les effets du temps sur chacun d'eux, de deviner les noms. J'observe les regards. Nos yeux d'adolescents fixent l'objectif avec confiance, avec cette étrange naïveté qui fait croire que tout est possible, que devant nous, il y a l'éternité d'une vie. Et puis je regarde mon visage, je regarde lentement le visage fin de la jeune fille qui arrive de l'enfance. Je regarde le sourire que j'ai encore. Encore aujourd'hui, il ne se dessine qu'à moitié sur mon visage, jamais en entier. Il a fini avec le temps par creuser une ride sur ma joue gauche.

J'essaye de retrouver la mémoire de cet instant, de ce moment où nous étions entrés dans cette salle, où nous nous étions serrés les uns contre les autres après avoir écouté les conseils du photographe.

Nous portions des pull-overs, certains même des écharpes. Nous étions en hiver.

J'allais avoir quinze ans.

J'avais presque oublié que j'avais eu cet âge-là, que j'avais fait mes premiers pas d'adolescente au lycée Victor Hugo, l'auteur qui avait accompagné mon enfance.

Ses alexandrins s'étaient perdus dans ma mémoire. J'avais aussi oublié la classe, les bâtiments, ces heures interminables du midi où nous attendions dehors pour manger puis ce brouhaha infâme du réfectoire, des gamelles d'inox qui couvraient nos rires d'adolescents.

Il y avait toujours un surveillant qui trouvait que nous n'avalions pas nos repas assez vite. Il fallait laisser la place à ceux qui attendaient leur tour sous la pluie.

Je crois que c'est à cause de cela que j'ai la mauvaise habitude de manger hâtivement.

Cela va faire presque quarante ans qu'on me le fait remarquer.

J'avais parcouru des kilomètres de vie depuis.

J'avais arrêté les récitals depuis trois ans. Qu'on se taise pour m'écouter m'était devenu insupportable. Cela me ramenait aux moments de solitude qui avaient marqué mon enfance.

J'avais choisi maintenant d'enseigner la musique aux enfants. Laisser éclater sous leurs petites mains une valse de Chopin me ravissait, me reliait à cet instant premier où j'avais senti la vibration du piano sous mes doigts.

Ce piano-là, il avait pris la mer un matin d'hiver. Il avait quitté ma maison parisienne, regardé une dernière fois les grands arbres croulants de neige des Buttes-Chaumont puis avait disparu dans un container d'acier. Ç'avait été un déchirement. C'était la première fois que des jours entiers défilaient sans lui. Je l'avais regardé s'éloigner. Il y avait eu un embouteillage, un flot de voitures qui le retenait puis il avait disparu, happé dans le brouillard d'hiver.

Mes mains s'étaient soudain senties inutiles, amputées de la musique qu'elles produisaient depuis toujours. À chaque instant je pensais à lui, à mon instrument perdu dans l'océan. Je tremblais de peur en l'imaginant sur la mer, renversé par le mouvement des vagues comme un être vivant brutalisé.

Je suis arrivée avant lui. J'ai traversé le ciel en espérant l'apercevoir. Lorsque le jour s'est levé sur l'océan Indien, j'ai collé mon visage sur le hublot. On apercevait des bateaux immobiles sur ce grand miroir qui reflétait le ciel. Mes doigts s'étaient agités comme si le clavier d'émail blanc était proche, puis la terre était arrivée.

Quand l'avion toucha la piste, j'entendis résonner en moi le dernier nocturne que j'avais joué sur le sol parisien.

Au milieu des applaudissements des vacanciers qui se réjouissaient d'être arrivés, mon cœur tremblait, éclatait.

Je l'avais attendu des semaines en scrutant l'océan. Lorsque le container arriva, ce fut comme une cérémonie. Il y avait quelque chose de surréaliste dans cette apparition surgissant du brouillard gris dans le soleil frappant du sud sauvage.

Je me suis avancée doucement pour contrôler le scellé, retenant mon souffle comme à un premier rendez-vous. La porte qui s'ouvrit nous remit face à face comme deux premiers amours qui s'étaient juré fidélité. J'avais l'impression qu'il baissait les yeux, impressionné par cet amour qui n'avait rien perdu en traversant la terre.

Il me fallut le déshabiller de sa couverture pour le voir apparaître, le caresser doucement pour le rassurer, le consoler du supplice qu'il avait traversé. Puis on l'avait transporté avec délicatesse dans la maison comme un enfant malade, ma main posée sur lui.

Ce soir-là, il y eut sous mes doigts la Sonate au Clair de Lune qui surprit pour la première fois le chant d'amour des grillons. Je m'endormis épuisée sur la terre volcanique de la Réunion.

L'écran fait à nouveau un bruit métallique de pluie d'étoiles. Le son se transforme en écriture de magicien : « Nouveau message ». La bouteille danse sur le miroir de verre de mon ordinateur avec un prénom : François.

Je pourrais faire autre chose. Contempler le ciel noir qui avance comme une mer à marée haute transpercée d'étincelles et puis fermer doucement les yeux, m'abandonner à la moiteur chaude de l'air, croire qu'il fait encore jour parce que l'air brûle encore. L'atmosphère tropicale est une invitation permanente à s'interrompre.

Ici, l'univers s'est organisé pour remettre chacun à sa place. Tout est plus grand que soi sur ce rocher perdu au milieu des vagues. On ne peut plus rien qu'être soi-même, contraint par la force des éléments à découvrir l'humilité de l'existence.

Qu'ai-je emporté de l'autre monde, que suis-je venue perdre, que suis-je venue retrouver ?

Qu'emportons-nous de l'enfance, qu'emportons-nous d'avant soi lorsqu'on décide délibérément de s'échouer à dix mille kilomètres de son sol natal ? Qu'est-ce qui nous interroge alors, dans le désir de se retourner, de scruter l'horizon et regarder en arrière ?

Peut-être l'intuition que tout n'est pas joué, qu'il reste une partie de nous-mêmes à accomplir, à laisser passer devant soi sans en freiner la course, sans pour une fois, avoir peur de tomber.

À quel moment crucial choisissons-nous notre route ? Cette route existe-t-elle,

a-t-elle seulement une existence lorsqu'elle nous abandonne, lorsque nous prenons la mer ou le ciel pour en trouver une autre ?

Nous parlons de cela avec François à cet instant, de la route que nous avons prise. Chacun cherche à connaître la direction de l'autre, le chemin emprunté après avoir eu quinze ans.

François est peintre. Il crée des toiles avec de la peinture ou du fusain. Ça lui était venu petit à petit. Il avait attendu la peinture comme on attend un enfant et puis à dix-sept ans, il accoucha de sa première toile. Il avait parcouru les galeries comme un pèlerin sur la route de Compostelle, cherchant le messie qui allait l'exposer. Il le trouva. On exposa ses peintures et il en fit d'autres et d'autres encore. Il en vivait. Il vivait encore de ses toiles mais la concurrence était rude et puis le monde était désormais à l'immédiateté, à la consommation instantanée de l'objet, au consumérisme. La peinture à l'inverse est constante. Elle reste, elle traverse le temps comme elle nous traverse. Il y a moins d'amateurs qu'avant pour cet art-là, dit-il. Mais il ne peut rien faire d'autre, il lui est impossible de vivre sans créer, sans représenter son monde au monde. Il dit que cela crée des tensions chez lui, cette précarité de l'artiste.

Il avait bien pensé à faire autre chose. Son père l'avait obligé à aller à l'université. Il en était revenu avec une licence d'histoire de l'art. Il avait tenté d'enseigner un temps dans un lycée mais il ne s'était pas vu devenir fonctionnaire, faire une demi-heure de discipline pour une heure d'enseignement. Il était retourné à sa peinture, à ce pour quoi il était fait.

Il s'était marié et avait deux enfants. Il vivait depuis dix ans en banlieue parisienne.

Je lui parle à mon tour en frappant mon clavier. Mes mains de pianiste racontent leur histoire. Le conservatoire, le bac puis à nouveau le conservatoire, les récitals le soir ou l'après-midi puis l'envie de m'envoler plus loin, d'ouvrir mon horizon à d'autres lieux, à une autre vie.

Je lui parle de mon paradis, de la danse des margouillats, ces petits lézards qui habitent ma maison pour me défendre des insectes, des oiseaux qui cognent à l'aube les toits de tôle des cases créoles pour sonner le réveil. Je raconte les pluies chaudes qui ne durent jamais plus de deux jours.

Je l'emporte un instant dans mon rêve.

Il dit que parfois, l'envie folle de tout quitter lui vient aussi, qu'il aimerait

s'envoler au-dessus de la banlieue parisienne, survoler une dernière fois cette mer de béton pour aller le plus loin possible et ne jamais revenir...

Nous parlons sans presque nous apercevoir que nous avons plus d'un demi-siècle de vie. Une vie passée comme un éclair, une vague arrivée en arrière qui nous avait surpris et nous avait recouverts.

Les mots de François sont troublants. Ils portent en eux une force de vie et d'espoir mêlés. Ils résonnent aussi avec l'éloquence du regret à peine murmuré, laissé au bord des lèvres, au-dessus des mots.

Je n'arrive pas à m'endormir. La nuit brûlante ne faiblit pas. Elle continue son combat en s'acharnant à m'emporter, en vain.

Il y a le même air humide que d'habitude qui m'enveloppe calmement, qui tente sans y parvenir d'envahir ma pensée, d'anesthésier mon corps.

Il y a dans ma tête une porte poussée avec effraction qui s'oppose au sommeil. Elle s'ouvre sur un grand miroir. Je m'y regarde. Je regarde dans le noir le reflet du temps.

Je cherche des moments, celui où la musique m'avait faite prisonnière. Je cherche très loin l'instant premier où j'avais choisi, où j'avais su qu'elle me poursuivrait toute ma vie.

Je ne le trouve pas. Je ne trouve pas l'instant de mon choix dans ce lent défilé des moments de mon enfance. Avais-je réellement choisi d'être pianiste ? Choisissons-nous vraiment cela, jouer, peindre ou même écrire ? Sommes-nous véritablement les auteurs, les acteurs authentiques de nos choix ?

François avait-il choisi, lui, d'échanger des mots contre des traits, de la couleur, de faire de ses mains l'instrument de son langage, le prolongement de sa vérité ?

Je ne le saurai sans doute jamais. Je ne lui avais pas posé la question, je n'y avais pas pensé. Peut-être parce que je n'avais pas osé ou alors, parce que cette question s'imposait à moi seulement maintenant dans mon insomnie au milieu de la nuit noire.